

Ce « Lenz » miraculeux

*Une nouvelle traduction
du chef-d'œuvre de Büchner*

LENZ

de Georg Büchner.

Traduit de l'allemand et présenté

par Bernard Kreiss,

Ed. Jacqueline Chambon,

90 p., 60 F.

Le *Lenz* de Büchner est assurément l'une des œuvres les plus bouleversantes de la littérature. L'une de ces œuvres – disons miraculeuses – que la traduction ne diminue pas, ou ne diminue pas essentiellement, que des lectures répétées n'épuisent pas. L'un de ces quelques livres que l'on garde toujours non loin de soi, matériellement ou au moins en pensée, où l'on sait pouvoir toujours retrouver, intense et grave, une émotion intacte.

Rien de spectaculaire pourtant, malgré le drame qui s'y joue, dans ce récit inachevé, écrit en 1835, deux ans avant la mort, à vingt-trois ans, de Georg Büchner et qui ne sera publié qu'en 1879. Rien qui parle trop fort ou force l'écoute, dans ces pages contant pourtant la lutte pathétique, et perdue, contre la folie, d'un homme, le dramaturge et poète Jacob Lenz. Les faits, réels donc, relatés par Büchner se déroulent durant une période d'une quinzaine de jours, au début de l'année 1778, dans les Vosges.

« Le 20 janvier, Lenz marchait dans la montagne. » Ainsi commence le récit. Le jeune homme à l'esprit perturbé, souffrant d'une malade fragilité, porté à des excès de violence contre lui-même, arrête ses pas chez le pasteur Oberlin. Il trouve là, chez cet homme bon et généreux, en même temps qu'un refuge, un début d'apaisement. Mais ses démons intérieurs reprennent bientôt possession de lui, avec violence. Les montagnes ne peuvent plus alors que renvoyer l'image de son vertige, l'écho de sa douleur...

Le paysage, sa nature et sa lumière, la forme de l'espace, celle des nuages, des rochers, de l'eau, leur alchimie, participent totalement de l'action, donnent aux mouvements des êtres et des esprits un sens mystérieux, indubitable cependant. La présence, si pleine et forte, du lieu est comme la dimension visible, le témoignage de l'intériorité des protagonistes. Le tourment de Lenz, l'égarement de sa raison, son être fracturé, entretiennent avec l'espace un rapport de secrète, d'essentielle intimité : « *L'univers, à ses yeux, était couvert de blessures.* »

L'œuvre de Büchner a donné lieu à une foule de commentaires. Le destin tragique des deux poètes et l'admirable traduction littéraire du drame de Lenz sont, il est vrai, propres à exciter l'intérêt et la réflexion. Mais *Lenz* doit évidemment, d'abord, être lu et aimé pour lui-même. Les circonstances biographiques n'ajoutent rien à la beauté du texte, sinon une petite valise d'anecdotes.

Plusieurs traducteurs ont affronté ces dernières années la tâche, sans doute redoutable, de restituer en français le récit de Büchner. Citons les traductions de Jean-Claude Schneider (dans la « Pléiade » consacrée aux *Romaniques allemands*, tome II, 1973) et de Jean-Pierre Lefebvre (dans l'édition des *Œuvres complètes* de Büchner, Seuil, 1988), qui nous ont permis de découvrir ce livre. La version française de Bernard Kreiss donne à entendre la singulière vibration du dérèglement mental du héros, les tonalités, et les rythmes, de l'espace physique dans lequel il s'inscrit. Le texte de Büchner est, de plus, accompagné ici de documents annexes, comme les extraits du *Journal* d'Oberlin, qui compensent – uniquement au niveau narratif – l'inachèvement du récit.

Patrick Kéchichian